

## LE DIALOGUE ININTERROMPU DE L'USAGE DES CITATIONS

Vincent Teixeira

*Vint, vint.*

*Vint une parole, vint.*

*Vint à travers la nuit*

*voulut luire, voulut luire.*

Paul Celan, « Strette », *Grille de parole*

Ne serait-il pas suicidaire de vouloir débarrasser tout discours de quelque citation que ce soit ? N'y aurait-il pas là aussi quelque forme autoritaire d'autodafé ? Ne serait-ce pas également naïf ou prétentieux, comme si l'on pouvait croire que l'on puisse dire une parole réellement neuve et vierge de toute référence ? N'y aurait-il pas dans l'usage des citations, au-delà d'une déférence à l'égard de la tradition ou d'une parole accréditée, voire convenue, comme le souci de restituer ce que la tradition a justement refoulé, parfois éradiqué, comme l'indice d'une inquiétude vivifiante ? En même temps, l'oubli n'est-il pas vital, voire divin, et la mémoire le risque d'un enfermement, voire d'une folie, tant il est vrai que l'on peut vivre sans mémoire, comme certains animaux, mais non sans oubli ? Cependant, des hommes sans mémoire seraient-ils vraiment humains ? Fut un temps où l'art oratoire, comme l'art poétique et la philosophie faisaient un usage immodéré de la citation, accumulant glose sur glose, selon un savoir et une rhétorique très codifiés. Par ailleurs, les écrivains, en particulier les poètes, même les plus novateurs, ont souvent commencé par citer et imiter ceux qu'ils considéraient comme des maîtres ou ceux qu'ils aimaient profondément ; et si la citation n'est pas l'imitation, elle a néanmoins en partage avec elle la marque de l'estime, de l'amour même, puisque généralement, l'on cite ceux que l'on aime – ou que l'on déteste, mais c'est davantage une question d'amour ou de haine que de respect. C'est pourquoi tant d'écrivains, poètes, romanciers ou critiques citent, parfois sans ouvrir les guillemets, rendant hommage ou parodiant un autre, lui faisant signe, par-delà le temps et l'espace, parsemant leurs textes de références plus ou moins cryptiques, d'emprunts clandestins,

réécrivant des textes passés ou s'autocitant eux-mêmes. Cette forme de citation, avouée ou pas, est une manière de dialoguer avec l'autre, fût-il inaccessible. Au-delà d'un certain usage des citations, professoral, docte, voire pédant, qui consiste à briller en société en faisant étalage de son savoir, usage par lequel l'érudite affirme une certaine autorité et dont il ne sera guère question ici, il y a donc un usage qui touche autrement l'intimité de celui qui cite, écrivain ou lecteur, souvent les deux à la fois, car tous les écrivains sont d'abord de grands lecteurs. « Le langage est un ensemble de citations<sup>1</sup> », écrit dans *Le Livre de sable* Borges, lui-même grand lecteur et amateur de citations, manière d'unir tous les textes dans un seul grand livre sans commencement ni fin, dans l'infinie bibliothèque de Babel, que d'autres appellent l'Univers. L'usage des citations est d'abord une forme de dialogue, ininterrompu, infini, avec des textes, des auteurs, avec les mots eux-mêmes, avec le langage : il participe d'un usage particulier, qui n'est pas celui de la communication, utilitaire et réductrice, du langage, d'un rapport plus intime et vivant avec les textes et les écrivains, véritables « partenaires invisibles », et d'un rapport particulier, plus tragique, au temps et à la mort. Usage désintéressé de la citation qui n'est que la passion, sincère et vitale, de la lecture et de l'autre, car pour chacun, les « grands écrivains » ne devraient pas être ceux que l'on admire mais ceux que l'on aime.

Certes, les citations peuvent aussi servir de cautions, mais la littérature n'a jamais eu pour but de convaincre ni d'édifier la jeunesse. Certes, celui qui écrit doit d'abord chercher sa voix / voie, trouver son lieu et sa formule, indépendamment de ses pairs, en oubliant sa bibliothèque – « Les citations sont les béquilles des écrivains infirmes »<sup>2</sup>, écrit à ce propos Paul Morand dans son *Journal inutile* –, mais cette quête, le travail de son propre style n'empêchent pas les écrivains de citer, et l'oubli, par ailleurs vital, n'est jamais entier. La création même semble bien être un mélange d'oubli et de souvenir. Quant à trouver sa propre voix, Malraux disait qu'il faut plusieurs années d'expression à un écrivain pour écrire avec le son de sa propre voix. Pour ce qui est du lecteur, en dehors du travail d'écriture, la citation participe néanmoins de la vie propre de l'œuvre. Si l'on doit se méfier des citations, « dans la vie », tout dépend en fait de « l'intention », de l'esprit qui anime celui qui cite. Si le citeur cherche à prouver

---

1. Jorge Luis Borges, « Utopie d'un homme qui est fatigué », in *Le Livre de sable*, trad. Françoise Rosset, Gallimard, Folio, 1998, p.108. « Parler, c'est tomber dans la tautologie », écrit-il dans « La bibliothèque de Babel », in *Fictions*, trad. Ibarra, Gallimard, Folio, 1987, p.80.

2. Paul Morand, *Journal inutile 1968-1972*, 2 août 1968, Gallimard, 2001, p.134. Dans le même esprit, Cioran écrivait : « Se méfier des penseurs dont l'esprit ne fonctionne qu'à partir d'une citation », *Aveux et anathèmes* (1987), in *Œuvres*, Gallimard, Quarto, 1995, p.1703.

quelque chose par la citation, entraînant celle-ci sur le terrain de la démonstration, la citation n'est qu'une caution de son discours, un faire-valoir qui embellit la vie égotiste, et l'on n'en tire aucun suc, aucun frémissement du corps et de la pensée, les ruses de l'éloquence offusquant, dans le sens d'un obscurcissement, la parole. Au contraire, la citation peut aider à penser, être un aiguillon pour la pensée, creusant des sillons dans le cheminement intérieur d'une méditation. Combien de phrases s'inscrivent ainsi dans la mémoire (et dans le corps), imprimant leurs empreintes, leurs échos, leur affect dans notre pensée, nos tissus mêmes et notre vie personnelle ? Combien de phrases sont aussi passées à la postérité, hors contexte, devenues presque proverbiales, mais préservant leur énigme ? Mémoire individuelle et mémoire collective se rejoignent ainsi dans cette pratique de la citation, dans le souvenir de ces phrases, au-delà d'un simple travail d'archives. Certaines d'entre elles séduisent, éveillent, émeuvent, bouleversent ou fustigent, provoquant un ébranlement, qui n'a rien d'un butin que l'on emporterait comme un vainqueur, un maître qui parle du haut de sa chaire. On pourrait dire de la citation ce que Nietzsche écrit à propos de « l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie » : « Nous avons besoin de l'histoire, mais nous en avons besoin autrement que le flâneur raffiné des jardins du savoir. »<sup>3</sup> Ce n'est pas affaire de culture, de savoir, pédant ou esthète, plus ou moins décadent, mais d'éveil, de questionnement, de pensée, de construction de soi et de sensibilité au langage, à sa beauté énigmatique.

Car on cite aussi des phrases ou des vers en raison de leur beauté, de leur singularité, et là, c'est la question du style qui est en jeu ; en effet, citer tel aphorisme ou tel vers revient à reconnaître et à faire vibrer leur beauté spécifique, leur résonance inépuisable. On peut être séduit par une formulation, une énonciation dont l'éclair produit un choc intérieur, presque une révélation, de « petites épiphanies », selon une expression de Joyce. La poésie, en particulier, qui fut d'abord un chant et passe par l'oralité, aiguise la mémoire et le goût de la citation. Certains vers, admirables par leur beauté ou leur hermétisme, donnent le vertige, font tourbillonner tous les sens, ne cessent d'émouvoir, d'ouvrir le cœur et l'esprit, d'inquiéter (au sens étymologique du terme qui renvoie au mouvement, à l'instabilité, signes de vie), de faire tourner leur éclat, leur énigme, dans une irrésolution, sinon une contradiction, le sens demeurant non figé, non fixé, variant à chaque relecture. Leur force est agissante, s'impose de soi et leur rayonnement ouvre des voies insoupçonnées. La polysémie est une des grandes

---

3. Friedrich Nietzsche, *Considérations inactuelles I et II*, trad. Pierre Rusch, Gallimard, 1990, p.93.

vertus de la poésie. Citer un vers, un poème, un aphorisme, une phrase ou une simple expression extraite d'un roman ou d'un texte de critique ou de philosophie n'est en rien un rapport de disciple à maître, sinon on statufie, on fige les paroles dans un respect mortifiant. Ce n'est pas une question de caution (morale) ni de savoir, mais d'inquiétude du langage, de sensibilité à la beauté et de désir de beauté, d'inquiétude et de vitalité de la pensée, de frémissement, de partage, d'amour. Question d'affect et c'est bien par l'affect qu'enfant, nous accédons au plaisir de lire. Complicité, amitié intellectuelle, la citation est une invite à partager avec celui à qui elle s'adresse l'émotion, le plaisir, la jubilation, le frémissement, l'étonnement, le choc, la perplexité voire l'égarement, le bonheur que l'on a soi-même ressenti à sa lecture, émotion à chaque fois renouvelée à sa relecture, même si dans certains cas, le plaisir peut s'éteindre ou au contraire s'enrichir, se nuancer, varier à l'infini. La citation, souvenir de la lecture, remémorée et offerte à l'autre, participe de la (re) lecture et de l'infini renouvellement du texte, sans quoi celui-ci reste lettre morte ; célébration du texte, elle devrait aussi être qualifiée d'anamnèse, de « manifestation » (*Äußerung*), d'« événement » (*Ereignis*) car elle participe d'un mouvement de circulation et de mutations infinies et d'enrichissement réciproque du texte et du lecteur, auquel Borges était particulièrement sensible : « pour le lecteur lui-même [...] un même livre change puisque nous changeons, puisque nous sommes – pour reprendre ma citation préférée – le fleuve d'Héraclite, puisque selon ce dernier l'homme d'hier n'est pas l'homme d'aujourd'hui et celui d'aujourd'hui ne sera pas l'homme de demain. Nous changeons sans cesse et l'on peut dire que chaque lecture d'un livre, chaque relecture, chaque souvenir de cette relecture, renouvelle le texte. Le texte est lui aussi le fleuve changeant d'Héraclite. »<sup>4</sup> C'est reconnaître au langage ses pouvoirs et à la parole son poids vivant, ainsi que l'incarne allégoriquement l'épisode des paroles gelées dans *Le Quart Livre* de Rabelais, paroles qui résident au « manoir de la vérité » et tombent parfois comme une rosée sur les hommes. Il y a une joie profonde à citer et à donner en partage la citation ; sans cette joie, il n'y a que travail scolaire, aggravé du risque d'institutionnaliser et de geler les paroles, les mots les plus éclatants, murmurés, fébriles, fervents, jubilatoires, douloureux ou rageurs. En ce sens-là, « avoir des lettres », comme on dit, devrait rejoindre la grande leçon pleine de verdure et de vigueur de Confucius : « Celui qui sait une chose ne vaut pas celui qui l'aime. Celui qui aime une chose ne vaut pas celui qui en fait sa joie. »<sup>5</sup> La lecture est une forme de cette joie, un bonheur que la relecture et la citation entretiennent. Lecture amoureuse qu'il faudrait

---

4. Jorge Luis Borges, « La poésie », in *Conférences*, trad. Françoise Rosset, Gallimard, Folio, 1985, p.92.

aborder sur le mode érotique.

Etymologiquement, « citer » est « mettre en mouvement », « exciter, provoquer », manière donc de rester dans l'*émotion* (mouvement) initiale de la lecture. En citant, le lecteur, amateur ou critique, avant tout aimant, affirme une haute conception de la vérité des œuvres et du pouvoir de nomination, respect profond comme devant l'existence même. Citer revient en effet à prendre la mesure de l'importance du langage, de ce que peut être le langage quand il n'est pas asservi à quelque utile besogne, à faire un pas au-delà vers un autre langage, à se désenclaver, un instant, du langage quotidien, essentiellement voué à la communication, c'est-à-dire à la servitude et aux habitudes, en somme « une entrée réelle dans la vie », comme disait Kafka, une manière de faire luire la parole et de « parler pour parler ». Dans ce cheminement, le langage devient ainsi vivant et les citations scintillent parfois comme des étoiles ou des éclairs, suscitant une véritable hypnose ; Jacques Derrida citant Adorno citant Walter Benjamin rappelle que les citations sont des « brigands des chemins qui surgissent brusquement afin de dépouiller le lecteur de ses convictions. »<sup>6</sup> L'usage des citations peut en effet être éclairé par la philosophie de l'histoire de Walter Benjamin qui oppose à un temps linéaire la constellation entre un passé brusquement citable et un présent qui se sent visé par lui, ce qui du passé nous fait signe et, brusquement, prend un sens jusque-là insoupçonné, collisions entre le passé et le présent : « L'image vraie du passé passe *en un éclair*. On ne peut retenir le passé que dans une image qui surgit et s'évanouit pour toujours à l'instant même où elle s'offre à la connaissance. »<sup>7</sup> L'usage des citations, dont Walter Benjamin fut un maître, s'inscrit dans cette conception de l'histoire et du temps, dans ces rencontres fugitives, et rejoint le sens de l'aura, trame singulière d'espace et de temps, que Benjamin définissait comme « l'unique apparition d'une réalité lointaine » dont la trace s'inscrit dans la proximité d'un présent réminiscent. De telles rencontres, étincelles dans l'intemporel ou l'inactuel, dans les éclats du temps qu'est « l'à-présent », scellent ce que René Char appelait une « conversation souveraine », par-

---

5. *Les Entretiens de Confucius*, VI, 20, trad. Pierre Ryckmans, Gallimard, Connaissance de l'Orient, 1992, p.37. Reconnaisant l'incandescence de la poésie, René Char écrit dans un texte à propos de Rimbaud : « Nous obéissons librement au pouvoir des poèmes et nous les aimons par force. Cette dualité nous procure anxiété, orgueil et joie », « Grands Astreignants ou la conversation souveraine », in *Recherche de la base et du sommet*, Poésie-Gallimard, 1986, p.108.

6. Jacques Derrida, *Fichus*, Galilée, 2002, p.22.

7. Walter Benjamin, « Sur le concept d'histoire » (1940), trad. Maurice de Gandillac, revue par Pierre Rusch, in *Œuvres III*, Gallimard, Folio, 2000, p.430.

delà le temps homogène et linéaire, par-delà la mort. On rencontre ainsi des « alliés substantiels », selon une autre expression de Char, qui dans l'une de ses adresses à Rimbaud écrivait : « Nous sommes quelques-uns à croire le bonheur possible avec toi. »<sup>8</sup> C'est là sans doute, dans cet « avec toi », le sens du pacte secret entre les générations dont parle Benjamin dans son dernier texte, « Sur le concept d'histoire » : la dette des vivants à l'égard de l'aspiration au bonheur qui fut celle des morts, « un rendez-vous tacite entre les générations passées et la nôtre. » C'est alors qu'une citation peut devenir « à l'ordre du jour », non pas soumission, à un discours d'autorité, mais dialogue, esquisse d'une communauté de pensée. Les citations font partie de « l'entretien infini » avec des « partenaires invisibles », dont Maurice Blanchot, dans sa solitude essentielle, a partagé la seule communauté. Dans ce dialogue ou cet entretien, infini, le verbe « entretenir » ayant aussi le sens de « garder », « préserver », on se découvre un « être-avec », un parler-avec, par-delà l'espace et le temps, ou plutôt malgré l'éloignement et la perte inévitables que creusent l'espace et le temps, les auteurs aimés devenant de véritables compagnons, présents-absents, à la fois proches et lointains.

Dette à l'égard du passé liée à un souci du présent et de l'avenir, sans quoi l'on se cantonne dans la mémoire, qui appartient à la culture (qui n'est peut-être bien toujours qu'une culture de la mort, n'étant que l'organisation de la mémoire, de la tradition, du symbolique, etc.), alors que la citation doit être aussi vivante, indice d'éveil, et non simplement rite de la mémoire. C'est dans cet échange, à la limite du silence, que les citations sont des rencontres, et certains auteurs sont particulièrement attentifs à ces croisements de voix, à cette parole plurielle. Ainsi, confiant dans la poésie universelle, parlant pour tous les hommes, résistant avec pour seule arme « ces lèvres qui remuent », Ossip Mandelstam pouvait écrire dans un de ses poèmes de Voronège, un an avant qu'il ne meure dans un camp de transit à Vladivostok : « Non je ne suis pas mort, je ne suis pas seul. »<sup>9</sup> En effet, sa poésie, lancée comme une bouteille à la mer, trouvera des échos, et parmi les plus grands poètes du siècle, comme Paul Celan, qui lui dédia son recueil *La Rose de personne* et vit en lui moins un frère d'élection que le lieu spirituel d'une identification, Celan se déclarant lui-même « poète russe ». C'est que la poésie lance ses signes de lumière, adressés à l'autre comme autant de promesses

---

8. René Char, « Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud ! », *Cahiers d'art* (1947), repris dans *Dans l'atelier du poète*, éd. établie par Marie-Claude Char, Gallimard, Quarto, 1996, p.533.

9. Ossip Mandelstam, *Cahiers de Voronège* (1935-1937), in *Tristia et autres poèmes*, trad. François Kérel, Poésie-Gallimard, 1982, p.199.

de rencontre, croisements de voix, aussi nues et engagées dans l'infini les unes que les autres. Ce bruissement de la voix qui se tient ouvert dans l'immensité de la Nuit et murmure à l'Autre se lit aussi dans ce croisement de dédicaces-hommages que se sont envoyés Celan à Mandelstam, Blanchot à Celan dans son texte intitulé *Le Dernier à parler*, Blanchot à Michaux, à la fin du même texte, Michaux à Celan dans un poème en forme de tombeau, « Le jour, les jours, la fin des jours », dont Blanchot cite les derniers vers à la fin de son texte sur Celan. Ces citations et dédicaces adressées à l'amitié, « amitié pour l'inconnu sans ami », amitié et deuil scellés, ces parentés électives tissent un « entretien infini » entre poètes, dans l'amitié, condition de la pensée et de la poésie, une parole autre, tendue comme une main, d'une rive à l'autre, par-delà la mort, dans l'intimité errante du dehors. Parole qui dit la présence d'une absence, la mémoire d'une disparition, parole qui est à la fois tombeau, adieu, hommage et salut fraternel, à la fois angoisse d'une mort muette et refus d'avoir la langue coupée, comme Montaigne après la mort de La Boétie, maintenant jusqu'au bout le pouvoir de la parole, la capacité de dialogue et de sens. Paul Celan dit la possibilité de cette rencontre et ouvre ainsi à un autre espace, un espace poétique qu'on pourrait dire spectral, hanté par l'inconnu et la disparition, au-delà de soi, proche de ce temps hors temps, de ce lieu sans lieu dans lequel Blanchot situe l'exigence d'écrire, « l'espace littéraire », écart de lieu et écart de temps qu'il nomme « le neutre ». La citation se situe également dans cet espace spectral de rencontre, dans cet en dehors du langage, où toutes les voix peuvent se rencontrer et sceller, dans l'intimité des singularités plurielles, la promesse d'un « Nous », d'un parler-ensemble et d'un vivre-ensemble.

Car le rapport aux citations n'est pas un rapport d'extériorité avec le texte, avec le langage ; on s'incorpore le texte dans sa mythologie intime et dans un « être ensemble » du langage, texte et vie inséparables, un « être ensemble » voué à l'extériorité du langage lui-même, ce grand dehors énigmatique, ce « grand objet extérieur » qui ne cesse de tout dire et de tout cacher. C'est en cela qu'une certaine « immortalité », indice d'une permanence dans l'éphémère, nous traverse et nous habite, puisqu'à travers le livre, qui n'est pas un objet comme les autres, n'étant pas un simple prolongement du corps, mais aussi de la mémoire, de l'imagination, de la pensée et de la sensibilité, nous sommes aussi bien les contemporains de Homère, Shakespeare, Rousseau ou Rimbaud et ceux-ci peuvent être nos interlocuteurs invisibles, nos « compagnons », au même titre que nos proches. Manière d'être à l'écoute du langage, qui est toujours dans le présent, dans « ce temps qui ne vieillit pas », comme disaient les Anciens Grecs. Manière

d'être dans le présent et en même temps excentrique au présent, dans un à-présent où à travers la lecture se croisent et se retrouvent notre mémoire, notre enracinement au présent et les lignes de fuite de notre destination. « Chaque fois que nous citons un vers de Dante ou de Shakespeare, écrit Borges, revit en nous, d'une certaine façon, le moment où Shakespeare ou Dante créa ce vers. Bref, l'immortalité est dans la mémoire des autres et dans l'œuvre que nous laissons. [...] Chacun de nous est en quelque sorte tous les hommes qui l'ont précédé »<sup>10</sup>. La citation, pont et écart, appelle le commentaire et chaque lecture, chaque relecture, à travers les siècles, enrichit le livre ; les commentaires successifs de Dante, Shakespeare ou Cervantès ont évolué et participent d'un enrichissement diachronique du texte, de même que la lecture de Baudelaire ou Rimbaud passent par des interprétations variées qui enrichissent le texte, même si le poème se suffit à lui seul. Le texte est vivant quand il trouve son destinataire, est lu, réveillé par un lecteur, sinon les livres demeurent fermés dans leur mutisme, comme les a décrits Sartre dans *Les Mots*, semblables à de petits cercueils qui dorment dans le remugle des bibliothèques. Mais il y a un lien secret entre le berceau et la tombe des livres, qui peuvent s'ouvrir comme une porte ou une fenêtre, dès lors qu'on refuse de séparer le langage et la vie, l'affect et le concept, l'imaginaire et le réel, cette évidence apparemment indiscutable. Dans une intensification réciproque de la réalité que l'on vit et de la langue qui l'interroge, à travers la multitude des possibles, s'allient infini réel et infini verbal, intemporel et temporel. La poésie en particulier, qui n'est pas dans les choses mais dans le sujet qui amène tout le langage à la poésie, tient ensemble langage, pensée et corps, dans une parole qui est acte de langage, agit, transforme, en devenir. Décrivant la mort de Bergotte, Proust évoque même les livres comme des anges : « On l'enterra, mais, toute la nuit funèbre, aux vitrines éclairées, ses livres, disposés trois par trois veillaient comme des anges aux ailes déployées et semblaient pour celui qui n'était plus, le symbole de sa résurrection. »

---

10. Jorge Luis Borges, « L'immortalité », in *Conférences, op. cit.*, p.170. Cette conception, à la fois fervente et exigeante, de la lecture et du livre, de la littérature tout au moins, conçue comme autre chose qu'un simple divertissement, peut faire rire à notre époque, mais est encore possible tant que résiste, en dehors du mercantilisme régnant et du fast-food littéraire, la circulation désintéressée de la jouissance d'écrire et de la jouissance de lire, dans l'amitié et dans la passion d'un « amour de la langue », dont parlait Roland Barthes, tant que le label « loisir » n'aura pas totalement récupéré et pilonné dans une édulcoration démagogique le livre et la littérature, tous les livres et toutes les littératures, devrait-on dire. L'on peut toutefois être inquiets, tant domine désormais, imposé par les lois du marché, le standard d'une lecture fluide, rapide et immédiatement digeste ; perplexes aussi quand on voit par exemple, signe des temps, que même le quotidien *Le Monde*, dans sa version en ligne sur Internet, range ses critiques de livres dans une rubrique intitulée « Pratique », où se côtoient dans le même magma édulcoré « Météo », « Jeux », « Voyages », « Shopping », etc.



Le livre et la citation ne sont pas affaire d'autorité ni de respect ; le respect mortifie, réduisant à l'insignifiance ceux qu'il prétend déifier. Accordé aux penseurs, aux écrivains, aux artistes ou à un homme d'Etat, quand il n'est pas posthume, il n'est bien souvent qu'une pétrification des œuvres derrière la figure statufiée de l'auteur – voir le mythe de Rimbaud. Il s'agit de rétablir l'ouverture de l'œuvre et la souveraineté du langage sur l'écrivain, qui n'est rien face au livre. Seul le livre survit, pure œuvre de mots, et s'inscrit dans l'extériorité du langage, impersonnel, sans appartenance, sans appropriation. Ainsi, reconnaissant comme Bataille, Blanchot ou Fardoulis-Lagrange la primauté de cet anonymat, Cioran pouvait écrire : « *Mes livres, mon œuvre...* Le côté grotesque de ces possessifs. Tout s'est gâté dès que la littérature a cessé d'être anonyme. La décadence remonte au premier *auteur*. »<sup>11</sup> Le lecteur qui cite s'en remet moins au nom de l'auteur qu'au texte lui-même ; certes, à travers le texte, il noue un dialogue avec l'auteur, mais surtout avec l'anonymat, sans demeure, du langage. C'est ainsi qu'au-delà du culte des livres, on échappe à une sacralisation toujours menaçante de la littérature, œuvre ou écrivain, en se mettant en dehors de la littérature, dans un espace neutre, d'une altérité irréductible, « lieu sans lieu », « hétérotopie », dirait Foucault, qui est « l'espace littéraire » lui-même, à la fois dedans et dehors, intime et lointain. Néanmoins, celui qui cite se souvient confusément de la destination mallarméenne du monde, « fait pour aboutir à un beau livre », comme si nous étions faits pour l'art, pour la beauté, pour la poésie, pour la mémoire ou peut-être pour l'oubli.

---

11. Cioran, *Aveux et anathèmes*, *op. cit.*, p.1699. Evidemment, cet effacement et cette réserve sont des exceptions (qui peuvent paraître hautaines, même si des auteurs, universellement connus par ailleurs, comme Beckett, Michaux, Blanchot ou Gracq, ont toujours maintenu une fermeté définitive dans leur refus de toute exhibition personnelle) à une époque où il est si facile et tentant de céder aux sirènes du marketing en se laissant adorer médiatiquement et en dorant son nom sous les projecteurs de « l'actualité littéraire ».

